

Ils sont bien mieux, les morts, près du temple rustique
Où, vivants, on les vit si souvent recourir,
Lorsque l'airain vibrat sous la flèche gothique,
C'est là qu'on leur apprend jadis à bien mourir !

Moi, placé par le Ciel sur le seuil de deux mondes,
Entre celui qui passe et trompe les mortels,
Et celui dont encor sous des ombres profondes,
Se voilent à nos yeux les secrets éternels ;

Auprès des trépassés je me crois en famille.
Un vieux mur nous sépare, et par-dessus les bords,
A la pâle lueur de la lune qui brille
Je vois le lit funèbre où reposent les morts.

Par moments, je franchis la porte solitaire,
Et je viens auprès d'eux prier et non rêver :
La prière est la fleur que la tombe préfère,
La brise dont, sans cesse, elle attend le lever.

Debout ou prosterné, bien ému, je regarde :
J'écoute s'éveiller la voix du souvenir,
Chère à mon cœur de prêtre, et ces morts que je garde
Me semblent consolés en me voyant venir.

Leurs âmes, après tout, — chacune dans sa sphère, —
Peuvent voir et m'entendre, et c'est assez pour moi.
Je crois m'en rapprocher en foulant cette terre.
Là, je comprends bien mieux ce que m'en dit la foi.

Dans mon jardin des morts, tout apaise et console.
Rayon toujours béni, l'espérance est partout.
C'est l'invincible fleur du cyprès et du saule,
C'est l'ange des tombeaux où la croix est debout.

Là, rien de fastueux, ni marbre, ni porphyre,
Ni ces mornes tombeaux que Dieu n'éclaire pas :
Travail d'enfouisseurs que l'impie en délire
Appelle en blasphémant à l'heure du trépas.

Ceux qu'enclot cette encointe, ils m'appelaient leur père.
Peut-être ils n'étaient pas tous sans tache, à vos yeux,
Seigneur ! Seul, de la mort vous sondez le mystère ;
Mais nul en blasphémant ne me fit ses adieux...

De l'huile des mourants quand les lèvres sont ointes,
Des propos de l'enfer on ne se souvient plus.
Et maintenant, couchés, ils dorment les mains jointes.
Dieu me les a repris... Ils ne sont pas perdus !